

Cette jeune femme était devenue la lumière et la conscience de cet homme, qui jusqu'alors n'avait songé qu'à ses propres jouissances.

Loin d'être jalouse de Nadille, elle s'efforçait de la rendre plus chère à M. du Frétay.

—Maintenant, disait elle à la jeune femme, vous ne refuserez pas de vivre avec nous, en famille. André gravira sous nos doubles caresses. Nous sommes plus riches qu'il ne faut ; j'ai peu de besoins, et la caisse de M. du Frétay suffira bien à payer les toilettes de deux femmes raisonnables.

—Louise ! Louise ! répondit un jour Nadille, en se jetant dans les bras de sa nouvelle amie, je vêtirai bientôt une nouvelle robe... Une robe blanche comme la neige, froide comme elle... Ne voyez-vous pas mieux, plus loin que les autres ? Avant que tombent les feuilles de cette vigne vierge qui s'empourpre déjà, je serai dans mon lit de terre, et les roses de Noël y fleuriront.

—Taisez-vous ! taisez-vous, Nadille, c'est impossible.

—Hélas ! c'est vrai... Rien ne guérira mon mal... Le soleil d'Italie est demeuré impuissant à me soulager... le docteur est bon, il ne m'oblige point à prendre des remèdes... Si vous saviez combien la pensée de mourir me paraît difficile à étouffer... Je voudrais crier à tous : " Aimez moi bien ! J'ai peu de temps à vivre ! " Je souhaiterais pleurer la vie qui est belle, la nature, tout ce que j'ai reconquis, tout ce que j'aime ! Mais puis je montrer à ces chers aveuglés un avenir poignant ? Faut-il les affliger à l'avance ? Je les laisse me gêner doucement, tendrement, et je leur dissimule autant que je le puis les ravages de la phtisie.

Louise n'essaya point de lutter contre la certitude de Nadille. Tout en essayant de la rassurer, elle gardait elle-même peu d'espérance. Mais ce fut un soulagement pour la jeune femme de parler de sa mort avec une créature pieuse et dévouée. Elle souffrit moins du jour où elle lui eut confié la vérité.

Quelquefois elle sortait seule, traversait les jardins, suivait un chemin ombragé et se rendait à la petite église de Lézardeau. Une ombre fraîche l'y enveloppait. Elle demeurait absorbée dans la méditation, les yeux fixés sur une vierge tenant sur ses genoux son fils mort... L'heure passait sans qu'elle sans doutât. Ses lèvres ne remuaient point, mais de son âme s'élançait une ardente prière de bonheur pour ceux qu'elle laisserait derrière elle. Quand elle sortait de cette pauvre église, une grande paix inondait son âme, et le sentiment d'amertume qui parfois s'y glissait, disparaissait d'une façon soudaine.

Le vieil abbé Bernard la trouva par une chaude journée d'août adossée contre un pilier, les mains jointes sur ses genoux, le regard voilé de larmes. Dans la mystérieuse solennité de cette église recueillie, il lui parla longtemps, pansant une à une les plaies mal fermées de son âme. Lorsqu'elle quitta le temple villageois, elle se sentait si faible qu'elle accepta le bras du curé pour rentrer au château.

Alors commença le dépérissement progressif de cette rayonnante créature. Son unique préoccupation était de cacher à tous les ravages du mal. Ils furent rapides ; aux premiers froids Nadille se trouva frappée par l'aile de la mort...

Elle voulait mourir debout, et laisser à ceux qui l'avaient aimée un souvenir mêlé de charme. La coquetterie qui semblait l'avoir abandonnée reparut.

Elle ne quitta plus les robes de chambre blanches, elle mit chaque jour des fleurs dans ses cheveux et à son corsage. Elle voulut chanter encore, non plus ses airs de bravoure qu'elle lançait jadis d'une voix triomphante, mais des mélodies tristes, trouvées dans les maîtres allemands. Elle soupirait l'*Adieu* d'une voix affaiblie, *Ame chrétienne partez*, ces compositions jaillies d'une âme blessée, et qui apaisent d'autres âmes. Louise et Mme de Kermoël comprirent seules avec Tiphaine que le grand malheur était proche.

Ni son père ni Gildas ne s'en doutaient. Elle mettait parfois du rouge pour les tromper davantage. Mais un jour vint où elle ne quitta plus sa chaise longue.

Son enfant à ses pieds, Gildas près d'elle, Nadille parlait des mauvais jours pour en demander pardon. Elle éprouvait un dernier, un ardent besoin de s'entendre répéter que nul ne s'en souvenait, que jamais on ne l'avait tant aimée, quelquefois des accès de désespoir la reprenaient, alors elle appelait Louise et pleurait :

—Je sais ! disait-elle, je sais que je suis perdue ; le docteur n'oserait tenter de me prouver le contraire ; mes heures sont comptées... Eh bien ! à la pensée de quitter sans retour tout ce qui frappe mes yeux, tout ce qui réchauffe mon cœur, j'éprouve une douleur amère, inouïe... quoi ! je ne verrai plus le soleil qui se couche là-bas dans les